

Le Canard philatélique



Par : Jean-Pierre Durand

Dans *La Presse* du 1^{er} juin 1991, Denis Masse, qui tenait la chronique de philatélie, annonçait la naissance du *Canard philatélique* en ces termes : « Il s'est formé à la bibliothèque Langelier, dans l'Est de Montréal, un cercle de jeunes collectionneurs qui montrent un réel enthousiasme pour la philatélie. (...) Le club qui porte le nom des Timbrologistes édite un bulletin dont le premier numéro a été tiré à 108 exemplaires et qui porte le nom de *Canard philatélique*. La manchette du premier numéro parle de la fermeture de la Maison de la Poste. En page 6, le *Canard* parle d'un scandale dans le monde de la philatélie : Sir Rowland Hill n'aurait pas inventé le timbre-poste ! » C'était moi qui avais l'insigne honneur d'animer ce club qui se réunissait tous les samedis, beau temps, mauvais temps.

Le *Canard philatélique* en question n'eut que trois ou quatre numéros avant de piquer du nez. Il faut dire qu'il battait de l'aile dès le départ, car les jeunes étaient peu intéressés à l'alimenter de leurs textes. Ce qu'ils voulaient, c'était de s'amuser avec les timbres, d'apprendre et d'échanger. Je n'insistai pas, d'autant plus que, pour notre visibilité en tant que club, nous profitions déjà des pages de l'hebdomadaire du quartier.

L'idée saugrenue d'intituler notre journal *Le Canard philatélique* n'était pas neuve. À vrai dire, elle me venait du temps où je commençais mon cours classique à l'école

Sainte-Louise-de-Marillac. L'école était située à Montréal, à l'angle des rues Sherbrooke et Wurtele, près de l'actuelle station de métro Préfontaine. Aujourd'hui, l'édifice abrite un collège privé. Au milieu des années soixante, cet établissement était dirigé par Émile Robichaud, un éducateur qui avait de la poigne (c'est lui qui fonda plus tard, en 1972, l'école secondaire Louis-Riel de la Commission des écoles catholiques de Montréal). Sainte-Louise-de-Marillac était une école publique de garçons sages comme des images (qu'alliez-vous donc vous imaginer ?) qui devaient tous porter la cravate, même quand on suffoquait à l'intérieur de ses murs. Je conserve un souvenir attendri des quelques années où j'y ai posé mon postérieur. L'environnement était certes abominable, avec la gare de triage située sous le viaduc de la rue Sherbrooke, l'usine d'embouteillage Christin (boissons gazeuses) de l'autre côté de la rue, et, surtout, la manufacture de croustilles Maple Leaf qui jouxtait l'école. Ah, toutes ces pommes de terre qui dévalaient bruyamment, sur une glissoire en aluminium, dans la cave de l'usine où elles étaient transformées comme par magie en « chips ». Quand la cargaison de tubercules comestibles arrivait et était ainsi déversée dans les entrailles de Maple Leaf, il n'était pas rare qu'André Babkine, le Russe qui enseignait le latin, ou Pérusse, qui enseignait le français, dussent interrompre le cours le temps que le bruit cesse. Inutile de vous dire qu'à toutes les occasions où il y avait fête à l'école,

nous ne manquions pas de croustilles, encore moins de gras trans... gracieuseté de Maple Leaf.

Parmi les enseignants qui marquèrent ces années, et de loin le plus populaire d'entre tous, il y avait Pierre Dupras. Ce prof, permettez-moi de le décrire... D'abord, je vous ai dit plus haut que le port de la cravate était obligatoire pour les élèves, ainsi que la coupe de cheveux à l'avenant. Tous s'y conformaient et, bien entendu, les enseignants montraient l'exemple. Un seul échappait au lot, et c'était Dupras, le prof d'histoire. Dupras avait les cheveux longs et portait la barbe embroussaillée; il était souvent vêtu d'une veste de chasse, si bien qu'il aurait pu passer pour un pouilleux... sauf que (il faut prévenir les jeunes lecteurs) c'était là l'accoutrement dont s'affublaient les « patriotes québécois » des années soixante. On aimait suivre les cours de ce prof à l'allure dépareillée et lui s'amusait à l'occasion à nous faire des caricatures sur le tableau noir de ses têtes de Turc préférées : Jean Drapeau, Charles de Gaulle, Pierre E. Trudeau. Sa tenue vestimentaire, qui tranchait d'avec l'ensemble de l'école, mais aussi le fait qu'il était le caricaturiste attitré de l'hebdomadaire *Québec-Presse*, tout cela contribuait à lui attirer la sympathie des élèves. (À ce stade-ci, j' imagine que les lecteurs qui ne m'ont pas largué en chemin doivent bien se demander quel lien je peux bien faire avec la philatélie dans tout cela... Je les remercie vivement pour leur patience et c'est pourquoi

maintenant j'en arrive à notre passion commune : les timbres.)

Chaque mercredi après-midi à l'école, il y avait une période réservée aux loisirs. J'optai pour la philatélie puisque déjà je collectionnais les timbres en solitaire depuis l'âge de 8 ou 9 ans et que j'en avais maintenant 15 (quinze ans, pas quinze timbres). Un enseignant – s'agissait-il du prof d'anglais, je ne m'en souviens plus trop bien – animait cette activité. Essentiellement, il s'agissait pour nous d'échanger des timbres et d'en parler. Pour le reste, nous étions un peu laissés à nous-mêmes. La bibliothèque de l'école était abonnée au *Monde des philatélistes*, un mensuel français qu'il nous arrivait de consulter. Le *Monde des philatélistes* (qui a fusionné avec deux autres magazines en 2000 pour devenir *Timbres magazine*) avait été créé en 1951 par le journaliste français Adalbert Vitalyos (1914-2000), avec le soutien d'Hubert Beuve-Méry. Vitalyos a été le rédacteur en chef de ce magazine d'octobre 1953 à juin 1977. Notre autre source de référence philatélique était la chronique de Denis Masse.

J'ignore qui en eut l'idée, mais il fut décidé que notre club scolaire compterait son propre organe : *Le Canard philatélique*, dans lequel nous notions toutes les transactions et échanges des membres du club. Guère plus épais qu'un semainier paroissial, cette publication comportait néanmoins son éditorial, reproduisait parfois quelques textes de Denis Masse et illustrait certains timbres. Je ne crois pas qu'il s'agissait d'une publication susceptible de figurer dans les annales de la littérature philatélique, et je doute que Cimon Morin, grand manitou des archives postales à Ottawa, aurait tenu à la conserver pour les générations

futures (encore que l'archiviste, pour parler comme Pascal, a ses raisons que la raison ne connaît pas).

L'équipe de rédaction était composée, si ma mémoire est bonne, de Jean-Pierre Durand, de celui qui signe le texte que vous êtes en train de lire et de moi-même. Trois personnes (tiens, comme la Sainte Trinité !) pour abattre un tel boulot... ah, bouleau noir, que c'était tout un défi ! Je n'ai pas retrouvé encore d'exemplaire de ce petit journal, mais je me rappelle bien de certains numéros. D'abord, il recensait toutes les nouvelles émissions canadiennes, en insistant sur les plus belles. Il y eut notamment, pour ne s'en tenir qu'en 1968, le joli geai gris (Ill. 1), le magnifique narval (Ill. 2), l'étonnant Nonsuch (Ill. 3) et la crosse (Ill. 4). Ce dernier timbre sur la crosse nous amusa beaucoup, on s'en doute, car il évoquait ce que l'abbé Marc Oraison tentait péniblement de nous apprendre dans son livre sur la sexualité, intitulé *Savoir aimer*, à la suite du chapitre qui portait sur les mœurs des papillons.



Ill. 1



Ill. 2



Ill. 3



Ill. 4

Mais le *Canard* n'était pas chauvin et parlait aussi des timbres étrangers, surtout ceux provenant de France. Nous nous pâmons notamment pour le triptyque de 1965, qui commémorait la mise sur orbite du premier satellite français (Ill. 5). Mais nos chouchous étaient sans contredit la série consacrée aux tableaux des grands-maîtres, notamment « Le nouveau-né », par Georges de La Tour, « Les Mariés de la Tour Eiffel », par Marc Chagall, et « La Baigneuse », par Dominique Ingres (Ill. 6). Ce dernier tableau (qui montrait une



Ill. 5



Ill. 6

femme dissimulant tant bien que mal sa poitrine) était, à cause justement du sujet et de notre âge, le plus prisé de tous... et valait cher sur le marché noir de notre école. Cachez ce sein que je ne saurais voir. Acheté au prix de la faciale à la rentrée des classes, le timbre avait quintuplé sa cote en moins d'un an. Tous les collectionneurs du club tenaient à en avoir une copie... on prétend même que certains auraient volontiers cédé en échange un Bluenose neuf pour se l'accaparer. (Conseil d'ami : si jamais vous tombez sur ce timbre de « La Baigneuse », assurez-vous que sa gomme est d'origine.)

Revenons aux timbres canadiens. Nous les trouvions jolis pour la plupart, à l'exception de la reine Elisabeth II. Nous avons même une suggestion pour les postes canadiennes : remplacer celle-ci par le général de Gaulle ! Je me rappelle qu'à la une du *Canard* nous avons imaginé un timbre du Canada à l'effigie du général. Nous avons utilisé la caricature de Dupras qui, bien que ressemblante, n'avantageait pas le grand Charles.

Dans le club, certains, du moins ceux qui en avaient les moyens, ne juraient que par l'achat de feuilles entières de timbres. Ils allaient jusqu'à prétendre qu'un jour ils deviendraient riches à craquer par la revente de leurs timbres (nous étions jeunes, naïfs et remplis d'illusions). Pour d'autres, dont j'étais, seul le plaisir de collectionner les vignettes importait. Il n'y a pas longtemps, un de mes amis, qui a installé ses pénates depuis vingt-cinq ans au pays de la Sagouine (Nouveau-Brunswick), passait à Montréal et nous en avons profité pour nous rappeler la belle époque de Sainte-Louise-de-Marillac. Lui aussi était dans le club. Il ne collectionne plus, mais il a conservé des feuilles entières du

Nonsuch et de la crosse... il voulait me les offrir, mais je lui ai dit que je ne collectionnais pas les timbres en feuilles. Quand je lui ai parlé de « La Baigneuse », il m'a répondu qu'il ne l'avait plus... mais je n'en crois pas un traître mot !

Une chose est sûre, quelqu'un nous avait dit (peut-être l'animateur du club) que le Canada émettait trop d'exemplaires du même timbre. Soit autant de timbres qu'il y avait de Canadiens dans le Canada, d'où l'idée « géniale » qu'avait eue l'un d'entre nous. En effet, nous avions convenu collectivement de jeter notre dévolu sur un timbre en particulier, non pas avec l'intention de le conserver, mais pour le détruire. Du coup, dans nos têtes de linotte, nous pourrions ainsi créer une rareté. Le timbre choisi fut celui commémorant le centenaire de Toronto, émis en septembre 1967 (Ill. 7). Pourquoi ce timbre-là en particulier, fouillez-moi car je l'ignore (parce que c'était Toronto et que nous étions Montréalais, peut-être ?). C'est pas mêlant, il s'agissait de s'en procurer des masses et de le détruire, par les

ciseaux, le feu ou même la noyade ! Fallait-il être fêlé du coco ! Nos moyens financiers nous limitaient, bien entendu, aux timbres oblitérés seulement... mais nous n'y allions pas de main morte. À chaque parution du *Canard*, il y avait un petit encadré qui disait à peu près ceci : « la semaine dernière, nous avons détruit 148 timbres commémorant le centenaire de Toronto ». La semaine d'après, ce pouvait être 65 ou 210... Cette initiative loufoque ne dura point, car il aurait fallu parcourir les clubs de Montréal pour mettre la main sur ce timbre en particulier. Nous avons bien dû en détruire quelques milliers, mais, soit dit entre vous et moi, j'ai toujours soupçonné certains de mes confrères de l'époque de les avoir accumulés sans le dire à personne pour les revendre à prix d'or quand ils deviendraient rares sur le marché. Le problème, c'est que ce timbre ne semble pas se raréfier... la preuve : j'en ai offert 200 oblitérés il y a trois semaines à un négociant et il m'a dit qu'il en avait en stock beaucoup trop pour s'intéresser aux miens !

Puis un jour, les filles – en chair et en os cette fois – sont apparues dans le décor et nous avons délaissé les timbres et remisé loupe et brucelles au fin fond du placard. La Fontaine disait déjà : « Adieu veaux, vaches, cochons, couvées. » À cela j'ajouterai... et Canard philatélique !



Ill. 7

*Faites plaisir
à une personne,
offrez un abonnement
à la revue en cadeau*